N° 10 - 15 FEVRIER 1969

L'INSURGÉ

Journal de l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste

Edito

VERS LA GRANDE BAGARRE

Le mouvement révolutionnaire semble avoir maintenant assimilé les leçons de mai, et avoir échappé à la tentative de prise en mains par des éléments plutôt enclins à former « leur » parti qu'à poursuivre le processus révolutionnaire entamé au printemps dernier.

Il est sûr que l'habileté d'un Edgar Faure paraît déconcerter un grand nombre d'étudiants qui désirent jouer à fond la carte de la participation. Disons-le tout net, ils sont en train de se faire rouler et c'est là que se situe la véritable récupération, celle qu'opère le gouvernement. Rappelons à ceux qui ont participé au mouvement de mai que les caractéristiques de ce dernier dépassait largement le simple cadre d'une réforme de l'Université — qui est l'équivalent de la petite revendication salariale que le pouvoir récupère aussitôt par un biais quelconque — mais qu'il s'agissait de contester globalement une certaine forme de société et l'état d'esprit qui en découle.

Notons qu'en Amérique du Sud, l'autonomie des universités était acquise depuis un certain nombre d'années et la participation existait également ; pourtant le monde étudiant a quand même senti le besoin de se révolter. C'est bien donc que des réformes intérieures à l'Université ne sont pas la solution aux problèmes qui se sont débattus en mai.

C'est pour cela qu'il faut continuer à provoquer la démystification de la société capitaliste, à accélérer le processus de pourrissement intérieur des structures étatiques, et bien montrer que le mouvement révolutionnaire a mûri.

Mais en plus, maintenant, il faut implanter partout des groupes actifs d'information et d'explication, mettre sur pied une coordination étroite entre tous ces groupes ; il faut bâtir cette organisation révolutionnaire qui pourra au moment de l'épreuve de force avec les éléments réactionnaires, favoriser et soutenir les nouvelles structures mises sur pied et mettre hors d'état de nuir toute force qui s'opposera à la libre détermination des travailleurs et à la libre expression des hommes.

Dans le même temps, il faut que le mouvement révolutionnaire fasse réellement la liaison entre le monde étudiant et le monde ouvrier. Les hommes conscients dans le mouvement ouvrier doivent expliquer à leurs camarades ce qu'est le mouvement étudiant, démasquer la participation gaulliste (cf numéro précédent de l'Insurgé), et créer des groupes d'action révolutionnaire, au niveau de chaque usine, de chaque entreprise, de chaque bureau, en dehors des structures syndicales traditionnelles. Le but de ces groupes, qui doivent être fédérativement coordonnés entre eux, sera de former des hommes capables de mettre en pratique la gestion directe sur leur lieu de travail (excepté bien entendu les usines d'armement et toute production qui ne sert pas l'homme, les hommes).

Donc, formation partout d'équipes de militants révolutionnaires ; informations et explication à la population, refus de tout compromis avec la bourgeoisie et toutes forces autoritaires.

Voici les options pratiques que s'est fixé l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste, laquelle, refusant tout activisme puéril et tout dilettantisme faiseur de « bonne conscience », entend participer activement et efficacement à la bagarre révolutionnaire.

SOYONS LES BOURREAUX DE LA CIVILISATION

Après la terrible secousse qui a ébranlé la France, et dont on mesure maintenant, peu à peu, la formidable ampleur, le peuple français se trouve confronté à une crise monétaire dont il ignore complètement les données et les aboutissements.

On vient de voir, comme en mai, un gouvernement paniqué, absolument incapable de parer à la fuite des capitaux. Il a fallu tirer toutes les ficelles et mettre en branle la finance mondiale pour colmater une brèche qui de toutes façons, va réapparaître bientôt, risquant d'entraîner rapidement toute la citadelle capitaliste à terre.

Mais comment comprendre que les spéculateurs qui avaient voté pour De Gaulle, au moment où il « sauvait » les structures d'exploitation en France, remettent en jeu ces mêmes structures dont ils sont la sauvegarde ?

Comment comprendre qu'en deux occasions aussi rapprochées la seule personne du général De Gaulle ait pu rétablir un semblant d'ordre ?

Enfin, comment imaginer que le peuple français mis en cause deux fois reste impassible ; la première fois par une jeunesse qui lui a dit que tout était à transformer, et la seconde fois par un clan qui fait passer ses intérêts avant ceux de la collectivité, montrant ainsi l'absolue inapplication de toute idée de participation dans le système capitaliste. Comment imaginer donc que rien ne puisse changer dans l'état d'esprit des gens, que le peuple n'ait pas une prise de conscience révolutionnaire.

Autant de questions qui demandent des explications et des réponses nettes. Cependant nous ne tomberons pas dans le piège qui consiste à ne voir qu'un aspect du problème, présentement celui de la Finance. En fait, c'est un ensemble qu'il faut juger à travers ce fait qui est une cause de mai due à la peur qu'ont les possédants de se retrouver sans rien du jour au lendemain, sans cependant en être la conséquence, parce que le mal est inhérent au système capitaliste.

Avant les événements de mai on nous disait partout que la France état stable, que le budget tendait vers un réel équilibre et que la production devenait concurrentielle au niveau européen. Là-dessus un mois de grève, un vote et la rentrée. Les capitalistes s'aperçoivent alors que les politiciens bluffaient et que l'économie n'avait jamais été aussi forte qu'on avait bien voulu le dire. La preuve ? Un mois de grève a suffi à mener cette économie dans une impasse, alors que chacun sait qu'une économie en bonne santé

(suite page 4)

Ce n'est qu'un début...

Partout se lèvent des foyers de contestation. La grève n'a pas de frontières ; la lutte continue. L'autarcie a beau faire en essayant de boucher les crevasses de ses structures, en les « socialisant », le néo-capitalisme n'étant qu'une forme de capitalisme moderne, le travail reste EXPLOITATION et le travailleur L'EXPLOITE.

Et partout, face à la contestation des ouvriers, les gouvernements répondent par la répression.

Ainsi, en France, les syndicats débordés ne savent plus comment contenir le mécontentement qui monte chez Renault. Ils servent le Gouvernement en essayant de trouver des palliatifs et de rejeter les meneurs.

Ainsi, le gouverneur des Asturies a ordonné aux 4.000 mineurs asturiens en grève de reprendre le travail. Il a même ajouté que si le mouvement de grève se poursuivait, les sociétés minières se verraient dans l'obligation d'appliquer les sanctions prévues (annulation du contrat de travail, et le tribunal pour les instigateurs). Nous connaissons le régime espagnol. Une fois de plus la « démocratie » du Caudillo est confirmée.

Ainsi, en Belgique, les 7.000 employés des usines Ford de Genk, qui gagnent des salaires correspondant à la moitié de ce que gagnent leurs camarades de l'industrie automobile, se sont mis en grève. La grève est quasi générale et les jaunes doivent se « heurter » aux piquets de grève. Pour appuyer leurs revendications, les ouvriers ont décidé, en dehors des syndicats, que chaque jour de grève sera appuyé par le sabotage d'une machine. Le capitalisme ne fait pas cas des revendications, il sera certainement plus sensible si l'on touche à son capital.

(suite page 2)

St-Marcellin... priez pour nous !

La répression continue.. Le flic est partout, dans la rue comme sur l'écran de télévision. Le recrutement a dû être intensif ces derniers temps ! C'est peut-être la solution que le régime a trouvé pour diminuer l'effectif des chômeurs. Qui sait ? C'est ça le « social » dans la Ve République.

« Tout ce que vous voulez mais pas la chienlit ! » disent les bourgeois.

Et pouquoi pas la chienlit ? Parce qu'elle vous emmerde et qu'elle vous empêche de faire votre ronron en vous tapant votre canigou télévisé.

Messieurs, la chienlit se fend la gueule en vous voyant grincer des dents.

Nous savons, ça indispose les idées, et puis après il faut penser. A notre époque, quand on sait qu'il y a des hommes spécialement payés pour penser, cette chienlit voudrait vous faire penser ? Ah non, c'est trop fort ! Où sont les flics, qu'on les enferme ces gauchistes !

Marcellin est arrivé, habillé en Zorro. Voilà le justicier qui va tout remettre en ordre. Ce bon vieux rat de ministère encore tout merdeux de sa chiasse du mois de mai veut jouer au sauveur. Et les braves gens prient agenouillés à l'autel de l'ignorance. « St Marcellin faites que l'on ne se pose pas de questions. Vous qui êtes puissant, éliminez la chienlit. Nous sommes tous "cons-cernés" et nous voulons le rester. »

Gavroche et chienlit sous le feu des balles continuent à chanter l'Internationale.

Les balles de la bêtise sifflent sur nos consciences. Mais si Gavroche est mort en souriant, c'est parce qu'entre la Force et la Justice, il avait choisit la Justice.

Aux lecteurs :

« L'Insurgé » est la propriété de tous les militants et de personne en particulier. Chaque membre en est virtuellement responsable. Les articles sont, non pas des prises de position individuelles mais collectives, engageant directement l'O.R.A. tout entière.

Il nous a donc semblé logique de faire abstraction des signatures.

La Commission de Rédaction.

CE N'EST QU'UN DÉBUT...

(suite de la page 1)

Les grèves d'Italie, bien qu'ayant un caractère conventionnel ont été suivies partout : en Lombardie, dans le Piémont, Sardaigne, Vénétie, Sicile et surtout par les ouvriers Toscans où le nombre des grévistes a été le plus élevé. Il faut noter le pourcentage considérable de grévistes : 95 % dans l'industrie ; 98 % dans l'agriculture.

Le capitalisme ayant inventé la société de consommation ne peut maintenant y répondre. L'Allemagne est un des seuls pays d'Europe ayant une balance à peu près équilibrée ; elle avait en janvier 673.000 chômeurs. Quand aux autres pays n'en parlons pas. La France masque ses plaies dans la non-dévaluation.

La politique à court terme ne peut survivre. D'un côté un potentiel d'exploités, de chômeurs, qui, jusqu'à maintenant, ne contestaient les régimes que partiellement et qui commencent à réaliser que le problème est bien plus global.

De l'autre côté, les gouvernements sclérosés, replâtrent la situation à coups de réformes et de promesses, étouffant les prises de conscience par la répression.

Les gouvernements ont peur ; ils savent que la contestation partielle est la porte ouverte à la contestation générale.

Aujourd'hui, plus que jamais, en dénonçant toutes leurs failles, la lutte pour la destruction des systèmes autoritaires et centralisés doit continuer.

LETTRE D'UN ARTISTE :

UN SCANDALE

Oui, comme tant d'autres... et de taille !

Il est question de supprimer à jamais un lieu, cher aux artistes de l'Ecole de Paris : « La Ruche », *au n° 2 du passage de Dantzig.*

Ce n'est pas la première fois que nous crions notre indignation contre ce lamentable abandon d'une cité glorieuse, qui a contribué depuis son existence à maintenir haut le flambeau de l'art, malgré une vie sans confort pour tous ceux qui y vécurent de nombreuses années, heureux de pouvoir peindre ou sculper dans le calme de ce village planté en ces lieux par le statuaire Boucher.

« L'Insurgé », *sans cesse en lutte contre toutes les injustices, s'associe à l'agitation qui part de* « La Ruche » *et qui prend force en secouant les pouvoirs publics et culturels.*

On parle de construire quelques ateliers... Mais qui pourra en payer les lourds loyers ? Nous ne croyons nullement aux promesses. Il serait cependant indispensable que puissent travailler et vivre dans un cadre décent les artistes qui représentent, avec toutes les tendances, l'âme spirituelle, créatrice de beauté.

On voudrait faire de la vie des habitants de « La Ruche » *un roman à sensation ; on nous parle de bataillons de rats. Paris compte un rat par habitant : ce n'est donc pas un privilège de* « La Ruche ».

Il y a toujours eu à « La Ruche » *une solidarité sans limites. Les moins favorisés se retrouvaient souvent autour des tables mieux pourvues ; que ce soit chez moi ou chez le peintre André Claudot, nous passions de bonnes et chaudes soirées.*

Pouvons-nous enfin espérer une société autre que celle qui nous met en évidence la valse des milliards dépensés plutôt pour la destruction de l'individu, de sa liberté, lui empêchant de vivre dignement ?

Aidons de toutes nos forces les artistes de « La Ruche » *et de Montparnasse...*

MATHIAS.

LE RENOUVEAU DU MOUVEMENT ANARCHO-SYNDICALISTE

Les samedi 6 et dimanche 7 décembre 1968 se sont réunis, à Paris, une centaine de militants syndicalistes anarchistes. Ces militants luttent isolément dans les centrales syndicalistes réformistes (C.G.T., F.O.) ou anarcho-syndicaliste (C.N.T.). D'autres ne font partie d'aucune organisation. Mais tous sont décidés à remettre sur pied, tout d'abord une coordination entre militants pour faire connaître à l'ensemble du mouvement ouvrier les thèses et les moyens d'action du syndicalisme révolutionnaire et, à plus long terme, de recréer une organisation syndicale visant à exproprier le patronat et à gérer directement la société libertaire.

Une brochure doit être éditée dans les mois qui viennent. Sa réalisation a été confiée à quelques camarades. Sitôt réalisée, elle sera tenue à la disposition des militants anarchistes syndicalistes qui pourront indiquer les objections et modifications à y apporter. Cette brochure reflètera l'opinion la plus large, et exposera les buts et moyens du syndicalisme anarchiste. Diffusée dans tous les syndicats et d'une façon plus générale par tous les militants, elle sera un excellent outil de propagande.

Nombreux sont ceux qui s'étonnent de la régression du mouvement syndicaliste et de l'absence totale d'influence des anarchistes dans les syndicats. Les informations de l'histoire du mouvement ouvrier depuis la formation de la C.G.T., sous l'impulsion des anarchistes avant la première guerre, ayant été répandues par le parti communiste, il est évident qu'elles ont été entièrement déformées.

Nous tenterons de refaire la lumière sur la réalité des luttes ouvrières dans une série d'articles à paraître dans « L'INSURGE ».

Il faut bien savoir que les améliorations des conditions de travail ne sont pas dues à des grèves de deux heures ni à des manifestations centrales de 1 million de travailleurs devant le C.N.P.F.

CAPITALISTES . . . TREMBLEZ !

Le mois de mai est passé comme une tempête remettant en question les bases mêmes des systèmes autoritaires. Le problème de tous les travailleurs et des étudiants ayant participé à la Révolution de mai est maintenant de savoir comment doit se poursuivre la lutte et sur quel « programme » doit reposer la contestation.

La lutte est ouverte. Beaucoup veulent savoir où en est actuellement le combat. LE COMBAT DOIT CONTINUER DANS LA RUE.

Une analyse politique de mai nous démontre que, malgré ce qu'en disent les réactionnaires, la rue est un lieu contestataire politique de force.

Le dialogue ouvert partout, dans les lycées, dans les usines, doit continuer. Pourquoi interdit-on aujourd'hui aux groupes de se former. Le gouvernement connaît la force du dialogue, d'où naît l'éveil et la contestation. L'idée qui a le plus vite courut a été : GESTION DIRECTE.

Le but d'une société nouvelle est l'AUTO-GESTION ; la base, c'est-à-dire tous les travailleurs, gérant eux-mêmes leurs propres intérêts.

Il est donc indispensable dès aujourd'hui que les révolutionnaires autogèrent leurs formes de luttes.

Mais attention depuis toujours les révolutions ont servi de prétexte à la réaction. Ce n'est pas le moment de nous endormir. Les réactionnaires ne s'endorment pas eux ! Les révolutionnaires doivent savoir encore une fois que ce n'est chaque fois qu'un début... LA LUTTE NE VIENT SEULEMENT QUE DE COMMENCER.

Le capitalisme se trouve dans une impasse économique et par là politique. Ne nous trompons pas ; nos intérêts n'ont rien à voir avec le capitalisme, ils sont de l'autre côté de la barrière. Si le capitalisme sombre, ensemble nous devons le faire couler.

LA RÉVOLUTION PASSE D'ABORD PAR LA DESTRUCTION DU CAPITAL

DU "BLACK-POWER"...

L'hypocrisie collective de l'Est comme de l'Ouest ne voulait pas voir que, dans les sacro-saintes Olympiades, s'affrontaient les grandes puissances politiques qui président à la destinée du monde.

Des coups de fusil à Harlem, le poing à Mexico... Notre univers est devenu politique ; chaque acte de révolte est la résultante d'une oppression économique, d'une oppression aliénante qui revient toujours au bourbier politique.

Les Jeux de 1936 n'ont-ils pas servi admirablement le IIIme Reich ? Le problème de l'Afrique du Sud reste toujours présent, prouvant bien le caractère raciste des Jeux. Il ne faut pas non plus oublier l'aberrante situation de l'Allemagne de l'Est que nie l'Allemagne Fédérale ; en 1972, les athlètes de l'Allemagne de l'Est auront-ils le droit de concourir à Munich ? L'Amérique blanche refuse toujours le droit d'être aux Afro-Américains. Laissons parler Smith : « Ils ont dit qu'un Américain avait gagné la course ; si j'avais fait quelque chose de mal, ils auraient dit qu'un nègre avait couru ».

Le Blanc américain, dans sa majorité, raisonne de cette façon. La parole a cessé, le fusil est le seul dialogue pour une ethnie qui a tout perdu et à laquelle on nie la condition d'homme égale à tous.

Le *Black Power* veut dire Pouvoir noir. Est-ce à dire qu'il faudrait créer un Etat noir ? L'économie même des Etats-Unis ne peut permettre ce genre de réalisation. Alors, le Pouvoir noir est-il condamné à se battre en vain ? Le Pouvoir noir, par la forme même de sa lutte, est un précurseur de ce que sera la lutte de demain de toutes les minorités face aux économies totalitaires : la guérilla urbaine.

La création d'un Etat noir soumettrait le peuple afro-américain à une exploitation beaucoup plus subtile, mais aussi intense : l'exploitation du Noir par le bourgeois noir.

La création d'un Etat noir au sein d'un pays capitaliste serait l'avortement du Mouvement.

D'où vient et qui est le *Black Power* ?

C'est un Mouvement qui est né en 1954. Il succède au Mouvement *Freedom Now* (Liberté immédiate). Au départ, par suite de la faillite de l'intégration, c'est un mouvement qui se veut séparatiste. Mais Malcom X et Carmichaël lui donnent vite un autre caractère. Au nationalisme des premiers temps, ils font succéder un contenu idéologique qui est étroitement lié à la lutte du Tiers-Monde et au mouvement socialiste. Malcom X, après bien des étapes, prêchera l'internationalisme. Il lui faut prendre conscience politiquement de la force des Noirs américains, et de là viendra se greffer le Mouvement des Panthères Noires.

Le but de ce Mouvement est simple : sortir de l'esclavage (bien qu'officiellement il ait été aboli) et mettre en cause le capitalisme et les valeurs occidentales. Sur le plan idéologique, l'influence marxiste est malheureusement notoire.

Il y a une solidarité effective avec tous ceux qui souffrent de l'impérialisme américain. Luther King disait avant sa mort : « Toute bombe lâchée au Viet-Nam explose chez nous ». Et cette phrase de Malcom X : « La lutte pour les droits de l'homme, c'est la lutte pour la liberté concrète de l'homme ». Et encore : « Des gens ricanent et disent que la lutte raciale des Noirs est inefficace, mais il faut penser que les minorités agissantes peuvent faire une lutte à l'échelle du monde. Notre lutte est reliée à celle du Tiers-Monde dans l'exploitation et, en général, des exploités contre les exploitants ».

« A la violence, nous répondrons par la violence » (Carmichaël).

Toutes ces phrases montrent bien la position éminemment révolutionnaire des Noirs américains. Le seul dialogue avec les maîtres est la révolte des esclaves.

Mais l'alliance avec les prolétaires et les révolutionnaires blancs s'avère hypothétique, car le Blanc pense que son intérêt est plus lié avec ceux de sa race. Pourtant, le mot d'ordre du *Black Power* est clair : « DETRUIRE TOUT RACISME ET DETRUIRE LE CAPITALISME ».

Pour nous, Européens, la voie est tracée. Cocktail molotov et arme automatique ouvriront de force la voie au socialisme qui, depuis une centaine d'années, cherche à être. Non pas au socialisme que proposent les marxistes de toute obédience, mais le socialisme réconcilié avec la liberté, seule garantie de la chute de cet univers absurde dans lequel nous vivons.

Les fossoyeurs de l'impérialisme seront tous les peuples de toutes races qui sont opprimés.

ACHETEZ
VOS LIVRES - VOS DISQUES
VOS REVUES
VOS JOURNAUX LIBERTAIRES
à la

LIBRAIRIE PUBLICO

3, rue Ternaux - Paris (11e)
Tél. : 805-34-08

Ouvert de 12 h. 30 à 19 h. 30
tous les jours
sauf dimanche, lundi et jours fériés

L'AGONIE D'UNE GUERILLA

De notre correspondant au Vietnam
(groupe anarchiste de Saigon)

C'était la 186e séance des pourparlers de paix Américano-Vietnamien. Mme Nguyên Thi Binh prit un revolver et le déchargea chaleureusement dans la tête de M. Cabot Lodge qui se refroidit.

L'explosion d'un obus d'artillerie fit trembler la paillotte et arracha le paysan à son rêve. — Non, ce n'était pas vrai, Mme Nguyên Thi Binh n'avait pas... Si les tirs a priori l'épargnaient cette nuit, demain il irait pêcher dans l'Arroyo... Il guetterait les bruits comme d'habitude et si un hélicoptère survenait, il s'embusquerait et tirerait avec sa carabine, sa vieille carabine qu'il faut recharger à chaque fois, qui allait peut-être déclencher l'écrasante riposte des mitrailleuses électroniques de l'hélicoptère qui tirent 6.000 coups par minute. Ils étaient encore quelques-uns comme lui dans le village, Don Quichotte de la rizière.

Je les ai rencontrés ces isolés qui écrivent une épopée tragique en vivant ce quotidien de bête traquée que les civilisations déshumanisées de l'Est et de l'Ouest leur ont imposé. L'Amérique a dit « zone interdite, couvre-feu 24 heures sur 24, feu à volonté ». Le plus souvent elle envoie ses reconnaissances d'hélicoptères armés, quelquefois elle entreprend une opération comme celle-ci. Trois hélicoptèrent déposent une section pendant que deux hélicoptères armés patrouillent. La section se déploie et avance vers le hameau. Première paillotte — personne — une grenade dans l'abri. On continue. Un coup de carabine — la section est stoppée — à plat-ventre, ils déchargent leurs armes. Les M16 et les mitrailleuses crépitent d'un jet continu ponctué par les explosions sourdes des grenades. Les hélicoptèrent armés entrent en scène : rocquettes, mitrailleuses... pourtant à chaque passe, opiniâtre, un coup de carabine... le desperados finira par être blessé dans son trou, il n'avait qu'une misérable carabine et quelques cartouches mais l'armada U.S. et sa puissance disproportionnée ne l'avait pas fait décrocher.

S'il n'avait pas été capturé ? un jour une unité régulière de militaires du F.N.L. serait venue et l'aurait incorporé de force. Et il aurait perdu sa chère liberté de paysan farouchement indépendant qui ne demandait au Front qu'un fusil automatique et des munitions.

Mais tu n'es qu'un individu et le Front te méprise. La machine du Front t'aurait appris que les individus n'existent pas et qu'il n'y a que des rouages aux fonctions mécaniques. Tu étais le seul qui pouvait faire une révolution dans ce pays et les forces tyranniques des deux monstres ont conjugué leurs efforts pour étouffer ton cri. Aujourd'hui, la guérilla Vietnamienne agonise. La plupart de tes frères ont été militarisés dans les grandes unités du Front qui font une guerre classique et apprennent à envoyer des rocquettes sur les villes pour libérer la population. On leur pardonne les massacres parce que c'est dans le sens de l'histoire. de même que Dieu pardonne aux pilotes de B 52 parce qu'il faut remplir son devoir vis-à-vis de l'Armée.

Le Vietnam ? Qu'importe maintenant... tu ne sais plus... ce soir tu coucheras en prison. Mais ton frère qui écoutera la radio du Front sera aussi désespéré que toi : Mme Nguyên Thi Binh fait partie des grands de la terre et respecte la plus grotesque invention des relations humaines— la plus belle hypocrisie qui soit : la diplomatie. Pendant que ton frère fait le coup de feu la rage au cœur, pendant que tu crèves dans ta geôle...

Vo Chin Phu.

Nous sommes solidaires de tous ceux qui sont victimes de la répression étatique et bourgeoise.

- **Solidaires des camarades de Bordeaux, lycéens et ouvriers.**
- **Solidaires d'Andrée Destouet.**
- **Solidaires des camarades d'Angers**

...et de tous les autres connus ou inconnus.

Nous sommes tous victimes de la répression.

Les luttes étudiantes en AMÉRIQUE LATINE

L'Amérique du Sud, et ses révoltes étudiantes spécifiques pose à nouveau le faux problème non résolu lors de la première internationale : est-ce que le prolétariat est seul capable de mener à bien la Révolution ou est-ce que la jeunesse intellectuelle déclassée, et ce que Marx appelait de façon méprisante le Lupemprolétariat, peuvent jouer un rôle déterminant ?

Le problème posé par l'agitation révolutionnaire étudiante dans les sociétés industrielles reste le même dans la conjoncture économique propre à l'Amérique du Sud.

L'intégration de l'Amérique du Sud et Latine vers la fin du XIXme siècle au marché mondial, allait susciter un dualisme structurel scindant la société en deux univers, une concentration des revenus dans une infime partie de la population ; la main mise par les firmes étrangères sur les sources de matières premières et sur les circuits de commercialisation.

L'extension de l'appareil d'Etat bureaucratique et le développement dans les centres urbains des activités commerciales et financières liées à l'économie d'exploitation, donnent lieu à la formation d'une classe moyenne nombreuse qui, tout en bénéficiant indirectement de l'essor économique, reste exclue de la vie politique.

Le commencement d'industrialisation (amorcée seulement en 1930 au Mexique) qui devait pallier à un système économique essentiellement exportateur, en remplaçant les importations par la production locale, s'est opéré fondamentalement grâce aux investissements du capital international et surtout américain.

Ainsi, et en dépit de l'existence d'un secteur public de dimension considérable, le secteur dynamique de l'économie est entre les mains des Impérialistes.

En fait l'Amérique du Sud conserve des structures essentiellement agraires. Les paysans constituant la majorité de la population, sont maintenus dans un état esclavagiste les empêchant de jouer tout rôle politique effectif, le prolétariat n'est pas assez fort pour constituer une opposition solide.

C'est la petite bourgeoisie qui allait la première commencer à revendiquer un rôle politique prépondérant qu'elle se sentait apte à jouer et qu'on lui contestait (on = l'oligarchie dominante).

Ses enfants devenus majoritaires au sein de l'université dès 1920, allaient entamer en 1928, en Argentine, une contestation radicale de l'université de Cordoue, d'abord, de toutes celles d'Amérique du Sud par la suite.

Des méthodes d'enseignements au mandarinat reposant sur le culte de l'autorité, rien n'était épargné. La grève générale avec occupation des locaux et expulsion des valets administratifs du régime, tout fut mis en œuvre pour faire céder l'oligarchie en place. Celle-ci pour éviter toute extension de l'agitation au monde des travailleurs dû concéder une réforme à faire palir d'envie Edgar Faure lui-même.

Dès le début, face à la carence des partis politiques, l'université allait jouer un rôle tampon entre la grande bourgeoisie possédante et les masses exploitées.

Participation et autonomie, tels furent les deux grands axes de cette réforme. Différente suivant les lieux et les époques, cette réforme s'étendit bientôt à toutes les universités latino-américaines. Au Pérou, par exemple, les étudiants ont le pouvoir de récuser un professeur et de participer à la nomination de son remplaçant.

En 1932, afin de renforcer les acquis des luttes, les organisations étudiantes déclarèrent que toute tentative de sélection relevait d'une attitude franchement réactionnaire.

• • •

D'une part on peut affirmer que la réforme entreprise en 1928 n'a pas eu pour objet d'adapter l'université aux besoins changeants de son environnement social, mais bien de la faire participer, comme centre de décision autonome, aux luttes et aux conflits qui accompagnent tout processus de transformation économique.

D'autre part, on peut constater que les conséquences de cette révolte allaient être considérables, en ce sens que l'extension de la contestation évitée à courte échéance, ne pouvait l'être à longue échéance.

Les universités allaient se transformer peu à peu en foyers révolutionnaires ne pouvant que rejoindre les luttes menées par l'ensemble des travailleurs.

Se faisant fort d'exprimer les aspirations de la communauté, ils allaient prendre leur rôle très au sérieux, définissant le « champs des options possibles » et formulant dans les limites de ce champ, le projet de développement qui s'accorde le mieux aux intérêts de la nation conçue comme un ensemble intégré.

Leur bonne volonté allait même jusqu'à les lancer dans des pseudo-campagnes contre l'illétrisme ou leur paternalisme, les amenait, en donnant des cours à de jeunes ouvriers, à se heurter aux organisations syndicales bureaucratisées comme celle de la C.G.T. argentine.

En fait, très vite, cette recherche de l'apostolat social allait déboucher sur l'action politique directe. Les bases de luttes au départ allaient peu à peu se transformer : la conscience que l'émancipation de l'université ne pourrait s'opérer que lorsque la société serait elle-même totalement émancipée se faisait lentement sentir.

La caractéristique première de la lutte réside dans le conflit ouvert ou larvé contre les pouvoirs publics.

Les armes cédées par la grande bourgeoisie, participation et autonomie, sont d'ailleurs retirées aux étudiants chaque fois qu'une junte militaire pro-U.S. s'installe sur un quelconque trône.

Néanmoins, il ne faut pas s'illusionner sur le rôle progressiste joué par la petite bourgeoisie. La prise de conscience du véritable sens de la lutte à mener par les nouvelles générations n'est dans son ensemble que très relative.

— Que l'ensemble du potentiel de la Guérilla soit fourni par les universités, et qu'elles soient actuellement le seul lien de tactique entre le maquis et la ville,
— que l'université ait fourni la première base de lutte contre l'impérialisme américain (en fondant il y a déjà quelques années une université populaire, en suscitant un mouvement - l'A.P.R.A. - anti-américain),
— que les étudiants aient soutenu activement les six grèves générales menées dernièrement en Uruguay par les ouvriers (ainsi qu'au Brésil, en Bolivie, au Chili),

cela ne doit pas nous faire oublier que les universités sud-américaines n'ont pas fait disparaître tout caractère bourgeois en leur sein. L'exemple de Mexico est à ce sujet flagrant. Même si la contestation actuelle n'a pas pour objectif un peu plus d'autonomie ou de participation, la grève menée à Mexico était à l'origine essentiellement corporative.

L'université mexicaine, qui plus que les autres avait toujours ignoré les conflits latents de sa société (dès 1933 elle avait été incorporée à la structure institutionnelle du régime par une politique libérale pratiquée par le gouvernement à son égard : don de 10 millions de pesos à l'université nationale autonome) servait essentiellement à former de futurs cadres, parfaits auxiliaires permettant aux compagnies américaines d'obtenir les plus grands bénéfices sur le dos du peuple.

En ce sens le résultat principal de la lutte des étudiants mexicains aura été de démasquer et de prendre conscience du système de répression installé par le capitalisme américain. Car c'est bien de lui qu'est partie la grève, contre lui qu'elle s'est retournée, et par lui qu'elle a été écrasée.

L'une des conséquences de la colonisation économique est que très souvent les firmes étrangères emploient plus facilement aux postes de responsabilités leurs propres compatriotes barrant ainsi des débouchés intéressants aux diplômés indigènes.

Cinq mois de grève ont contribué à révéler aux étudiants le vrai visage de leur démocratie, la puissance de la repression, l'implantation des 25.000 buisenessmen et techniciens américains vivants sur le Mexique (prise de conscience encore plus activée par l'arrivée des Jeux Olympiques) et enfin la nécessité vitale de lier leur lutte à celle de l'ensemble des travailleurs, paysans et ouvriers.

L'impasse dans laquelle se trouve actuellement le mouvement mexicain doit le faire réfléchir sur le véritable visage que doit prendre la lutte en Amérique du Sud. Il lui faudra comprendre que seul il ne pourra rien faire, mais qu'uni aux travailleurs, ils pourront tout.

Soyons les bourreaux de la civilisation

(suite de la page 1)

peut facilement supporter un mois de grève, et mieux une grève peut parfois profiter à l'économie, comme on l'a déjà vu aux Etats-Unis, où des industries en profitaient pour se restructurer et trouver un second souffle, même sur un plan national.

A travers la crise monétaire, comme à travers les événements de mai, ce sont les structures mêmes de la société qui sont mises en cause. Et pour la première fois depuis longtemps LES INTERETS POLITIQUES ET LES INTERETS FINANCIERS NE SE RENCONTRENT PAS.

Cette désunion montre bien dans quelle crise la société moderne se trouve plongée et ce seul fait donne la mesure de tout ce qui s'est passé depuis le printemps dernier et de ce qui va se passer à partir de maintenant.

Dévaluation ou non ? Le problème n'est pas là. Pourtant c'est sur cette voie de garage que la presse bourgeoise a cru bon d'aiguiller les gens, donnant ainsi à l'intervention de De Gaulle une importance qu'elle est loin d'avoir. LE PARI DE DE GAULLE N'EST QU'UN BLUFF, il ne résoudra rien.

Que la France retrouve sa fausse stabilité ne donnera pas à l'économie une santé qu'elle ne pourra avoir que lorsque les producteurs eux-mêmes disposeront des moyens de production. Le problème se reposera de nouveau. Tant qu'une répartition égalitaire de la production ne sera pas réalisée et que la hiérarchie des tâches n'aura pas disparue, il se formera ce clan qui dispose de la puissance et de nouvelles formes d'exploitation et donc de nouveaux conflits se recréeront.

Si la situation s'aggrave, la dévaluation a lieu. Les conséquences immédiates ? Salaires bloqués, hausses des prix, retour à une « situation normale » par l'instauration d'un régime fasciste qui puisse ouvertement se débarrasser des gêneurs et saigner le peuple. Avant ce stade il existera une situation révolutionnaire du fait du glissement vers le fascisme « sans fard ». Si le mouvement révolutionnaire peut et sait saisir sa chance, tout peut-être changé.

La politique actuelle de replâtrage consiste à multiplier les pansements qui ne servent à rien, en espérant que le temps résoudra le problème.

Dès le mois de mai nous avons dénoncé tous ces faux problèmes : conflit de générations, réforme, solidarité et unité nationale et encore une fois ce sont les opposants de gauche, tous les socialistes de Parlement qui viennent au secours du capitalisme.

En réalité, nous assistons à une crise de civilisation. Le caractère international de la révolte étudiante, la fragilité du système monétaire mondial (le dollar et la livre sont de nouveau en baisse !), l'impossibilité flagrante des évolutions supra ou extra-nationales montrent sans équivoque que les structures actuelles ne répondent aucunement aux besoins de la collectivité.

Qu'ont dit les étudiants ? L'Etat ne sert à rien. L'organisation sociale doit être réalisée à la base par les travailleurs. Il n'est pas de liberté octroyée et de demi-liberté, aussi bien sur le plan sexuel, sur le plan politique que sur le plan de l'expression.

Que ressort-il de la crise monétaire ? Le système monétaire et économique actuel est absurde; il ne correspond à aucune réalité. Tout autre système qui empêchera l'accumulation et permettra d'organiser la production en répartissant celle-ci suivant les besoins de chaque région, résoudra inévitablement le problème des moyens d'échange.

La solution aux problèmes que nous posions au début ne peut être que globale et on ne peut pas séparer les éléments qui sont partie intégrante d'une structure. C'est cette structure qu'il faut changer. Notre lutte se situe sur ce plan...

Il faut maintenant que le mouvement révolutionnaire se prépare à s'opposer à la prise du pouvoir par les fascistes et l'armée dans leur expression la plus exacerbée (Bidault, Soustelle, Salan et Cie). Cet après-Gaullisme est, en fait, plus proche de nous qu'on ne peut le penser. Il nous faut donc plus que jamais profiter de la situation révolutionnaire qui, paradoxalement, peut-être se crée de jour en jour. Il s'agit de refuser tout ce qui est à l'intérieur du système. LA CIVILISATION S'ECROULE, SOYONS SES BOURREAUX. NOTRE LUTTE DOIT ETRE GLOBALE.

Les coups de pied occultes

LA NAZARDE AU NAZI

« Ça sent la giroflée ! » aurait pu dire Béatrice Klarsfeld, après avoir vigoureusement appliqué ses empreintes digitales sur le visage du Chancelier Kiesinger.

Mais l'époque où Cyrano de Bergerac mettait ses rixes en rimes est, hélas, révolue ; Beate Klarsfeld a, tout simplement, traité de Chancelier de « sale nazi ! »

Beate a 29 ans ! Passe encore de frapper, mais blasphémer à cet âge ! Bien sûr, nous savons que Kurt Georg Kiesinger a été l'un des premiers militants du parti national-socialiste. Mais ne peut-on excuser un péché de jeunesse ?

Et puis, avoir l'incongruité de parler de nazis en Allemagne est proprement aberrant : Qu'on le sache une fois pour toutes, il n'y a jamais eu de nazis en Allemagne.

On a parlé de camps de concentration : Auschwitz - Ravensbruck - Dachau - Mathausen... Eh bien ! nous vous le disons tout net : dans notre esprit, ces noms n'évoquent... que des fabriques de savons.

Poursuivant, traquant, harcelant la Vérité, nous nous devons d'écrire que Beate Klarsfeld a agi par vengeance personnelle.

Cette malheureuse jeune femme a été traumatisée par les souffrances de certains membres de sa famille, exterminés par les nazis. N'avait-elle donc aucun sens de la Beauté, de la Pureté de la Race, pour ne pas comprendre que ces atrocités étaient nécessaires, indispensables ?... Pouvait-elle envisager Siegfrid chevauchant en compagnie de nègres et de gitans, et faisant l'amour avec un juif ?

Nous voudrions nous en tenir là. Hélas, elle a commis un autre crime inexpiable ! Osons le dire : elle a trahi la réconciliation de la jeunesse française et allemande !

Engagée comme secrétaire à l'Office Franco-Allemand pour la Jeunesse, elle a eu le front de publier des articles injurieux pour son bienfaiteur Kiesinger, insinuant que les 25 millions de D.M. et les 20 millions de francs alloués à cet organisme servaient en fait à ranimer des flammèches fascistes mal éteintes.

Charles De Gaulle va plus loin : il vend du Supra-National ! Et presque tout le monde est rassuré... les autres rigolent.

Il n'y a que de mauvais esprits pour soutenir que Floirat et Bloch-Dassault ne contribuent pas au Renouveau Social.

Qui pourrait penser que Marcellin et Martin Borman n'ont pas, au moins, un point commun : la défense de l'Ordre ?

Comment ferait M. Floirat pour construire les Engins Matra s'il ne s'était trouvé, en 1954, un Edgar Faure, alors Ministre des Finances, qui lui permette de rapatrier quelques milliards de piastres ?

Beate Klarsfeld a été condamnée à un an de prison ferme ! Des milliers de criminels de guerre allemands et français pelotent la « Dolce Vita » de leurs mains sanglantes !

Au Vietnam, les cadavres s'amoncellent ; Au Biafra, les petits enfants attendent innocemment la mort ! Au Mexique, le drapeau olympique a été lavé dans le sang des étudiants !

Mais Kurt Georg Kiesinger, technicien des fours crématoires, fixe le prix d'une gifle à un an de prison.

Qui osera s'insurger ? Qui prétendra que la Justice ne doive, avant toute autre considération... rester sereine ?

L'U. D. R. ou PROSPER... SON FROC

Brummel a longtemps symbolisé l'élégance masculine ; il est, de nos jours, relégué au musée ; et par qui : Christian Fouchet, également connu, jusqu'au mois de mai, sous le surnom de « Maître Aliboron ».

C'est au début de ce joli mois de « marris » que Christian lança la mode des bretelles tricolores, afin de conjuguer le soutien de son pantalon (lequel avait tendance à se tirebouchonner) et celui de l'Intérieur.

A partir du 10 mai, les bretelles tricolores disparurent ; elles étaient devenues inutiles ; les U.D.R. avaient baissé leurs grimpants. Il faut également ajouter que la mode tricolore avait été supplantée par la mode stendhalienne[e]: « Le Rouge et le Noir ».

Vint l'inoubliable défilé des héros gaulliens sur les Champs-Elysées. Les bretelles redevinrent tricolores pour faire pendant aux foies qui n'avaient cessé de l'être.

Dès cette date, l'U.D.R. mit les trois couleurs partout où elles avaient quelque chance de sublimer les vaillants défenseurs de l'Ordre. Les uns arborèrent des ceintures tricolores pour témoigner de leur cran ; d'autres des écharpes — ce qui était singulièrement courageux — car ils avaient eu très chaud.

Les snobinettes mirent en valeur fesses et nichons par l'étoffe républicaine, afin que nul n'ignorât que la Démocratie est une putain que chacun peut baiser à sa guise.

Certains minets langoureux, méprisant les bretelles parce que portant des pantalons à pont « inversé », avec un stoïcisme digne de Sparte, et après publication d'une encyclique « humanae rectum », utilisèrent quotidiennement des suppositoires aux trois couleurs, avec Croix de Lorraine en relief. Ils appelèrent ce sacrifice : action en faveur de la pénétration des idées.

Il va de soi que, depuis un certain 14 juillet 1789, le tricolore n'avait été à pareille fête. Mais il y manque une touche XXe siècle. Aussi, suggérons-nous de peindre aux trois couleurs les bretelles des autoroutes, et en noir.. les boulevards de ceinture.

L'Organisation Révolutionnaire Anarchiste entend, comme son nom l'indique, pratiquer un anarchisme d'action et d'expression révolutionnaire dans l'organisation conçue comme une coordination, dans une optique fédéraliste.

Sur le plan économique, l'O.R.A. se réclame de la gestion directe et adhère à toutes les formes d'action pouvant mener à ce résultat, et en premier lieu pouvant détruire le capitalisme. Sabotage, grève sauvage illimitée, prise en main des moyens de production, sont les points primordiaux de ces formes d'action.

Le syndicat gestionnaire est le seul moyen permettant de parvenir à la gestion directe, du fait qu'il est l'instrument d'une organisaltion de gestion directe.

L'O.R.A. entend donc favoriser la naissance d'un syndicalisme à tendance gestionnaire qui devrait former des militants capables de mettre en place cette organisation de gestion directe au niveau des usines et entreprises utiles à la collectivité, en détruisant le parasitisme social. Donc inutilité de l'Etat centraliste et autoritaire.

Sur le plan social l'O.R.A. préconise l'égalité sociale et la libre jouissance des bienfaits de la collectivité. Cela implique la disparition de la hiérarchie et de la valeur des fonctions.

L'O.R.A. se refuse catégoriquement à entretenir tout esprit politicard et condamne sans restriction toute structure autoritaire. Refus donc de l'Etat qui est une forme d'expression politique, ainsi que de la démocratie parlementaire et du centralisme démocratique.

Dans ce cadre ainsi défini, la liberté de l'homme au sein des structures et au sein de la collectivité pourra s'épanouir. Ainsi le socialisme se libèrera de l'image caricaturale que les autoritaires lui ont donné pour entrer pleinement dans sa réalité.

GESTION DIRECTE.
FEDERALISME.
EGALITE SOCIALE ET ECONOMIQUE.
LIBERTE INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE.

INFORMATIONS

Le groupe O.R.A. 14e organise une conférence le vendredi 21 février 1969, à 21 h. précises, 63, rue Froidevaux (Métro Gaîté - 14e). Thème : Le gauchisme.

Le groupe O.R.A. 13e organise une conférence, le dimanche 9 février 1969, à 14 h. 30 précises, Café Saint-Séverin, place Saint-Michel. Thème : Mai et après... ?

Le groupe O.R.A. de Marseille organise un meeting sur la participation ou gestion directe, le dimanche 16 février, à 9 h. 30 du matin. Salle Vicenti, traverse Vicenti, à Saint-Henri, Marseille.

A paraître :

Une brochure sur le socialisme libertaire éditée par l'O.R.A. 14e.

Deux disques 33 tours, compte rendu du Congrès de Carrare, édités par la C.R.I.F.A. (Bureau de l'Internationale).

Pour contact avec l'O.R.A. :

Ecrire ou venir :

3, rue Ternaux - PARIS (11e)
(Tél. : 805-34-08)

NOTRE JOURNAL NE VIT QU'AVEC DES ABONNEMENTS ● AIDEZ-NOUS !

Abonnement annuel (10 numéros) . . . . . 10 F

Abonnement de soutien . . . . . 20 F

C.C.P. Richard PEREZ 8.693-59 PARIS

Le Directeur de la Publication : R. PEREZ - 3, rue Westermeyer - 94-IVRY
S.P.I. - 4, rue Saulnier - 75-PARIS (9me)